

De la compétence des familles à la compétence d'intervention !

« Suis-je distinct de l'univers ?
Si oui, alors quand j'observe,
j'observe comme à travers le trou de la serrure un univers en évolution ».

Fais-je partie de l'univers ?
Alors, à chacun de mes actes, je change à la fois moi-même, et l'univers ».

Heinz von Foerster

Comme nombre de travailleurs sociaux, d'éducateurs ou de psychologues, mes études m'ont préparé à tout, sauf à aborder les compétences des familles. D'aucune manière. Durant trois années de formations en haute école et quatre années de formation systémique, je m'étais plutôt senti placé du côté de ceux qui prennent en charge, qui savent, qui ont des outils sérieux pour analyser les problèmes et proposer des solutions.

Et mon professionnalisme était bien attendu là : visiter ou recevoir des personnes, des familles afin d'animer un processus d'enquête, d'investigation, d'observation, d'évaluation me permettant de comprendre, cerner, interpréter leurs problèmes pour logiquement, intervenir, formuler des conseils, des injonctions, des prescriptions, recommandations. Les problèmes étaient du côté de la personne, de la famille ; les solutions dans leur docilité à se prêter aux miennes.

Guy Hardy
Formateur en approche systémique
Belgique

Mieux ! N'avais-je pas assimilé, intégré ce raisonnement tautologique conduisant à percevoir que celui qui semblait ne pas bénéficier des effets salvateurs de mes savoirs et savoir-faire révélait somme toute, - non pas l'impertinence de ceux-ci -, mais bien plus le fait qu'il devait plus encore y être soumis. Si l'action psycho-médico-sociale et éducative demandée n'avait pas de résultat, qu'à cela ne tienne, c'est qu'elle devait être amplifiée, voire contrainte. Et si cela ne fonctionnait pas encore, c'était bien que ces clients retors, résistants, récalcitrants avaient des bénéficiaires secondaires inavoués ou inavouables qui empêchaient mon aide de fonctionner.

Qu'il est surprenant de relire les rapports que j'établissais alors. Nul doute. Tout y était cousu. J'étais toujours du bon côté : celui de l'aide.

Même si le lecteur peut trouver cette description bien ironique, je ne suis pas sûr d'être si loin des idées que je partageais, à l'époque, avec mes collègues. D'abord au sein d'une équipe psychiatrique où le sommet de la hiérarchie (le psychiatre) se devait de nous rassurer dans cette logique où il y a l'aidant et l'aidé, celui qui sait et celui qui ne sait pas. Je me souviens de ce jeune psychiatre, plein de doutes et de questions, qui s'est fait « vidé » comme un malpropre parce qu'il introduisait l'incertitude. Ensuite, dans cette maison d'hébergement pour grands ados, où, notre équipe éducative, ayant le sentiment d'avoir épousé la pensée systémique, soumettait les familles à des entretiens où le moindre refus de répondre à une de nos pertinentes questions, injonctions, prescriptions, était interprété comme une résistance au changement. Insidieusement, ces expériences professionnelles confortaient en moi cette terrible leçon intégrée durant mes stages d'apprenti travailleur social :

« clandestinement, je pouvais me sentir désemparé, submergé, mais j'avais un diplôme, un statut qui m'imposaient, - quels que fussent mes doutes, mes incertitudes -, de me taire, de savoir, de coûte que coûte prendre en charge et proposer des solutions ».

Puis il y eut cet empêcheur de penser en rond. Une personne devenue depuis un de mes amis. Bien sûr que mon expérience professionnelle, la lassitude qui me gagnait et mes doutes m'avaient préparé à ne pas pouvoir masquer la béance qu'il créait dans mon raisonnement : G. Ausloos et son concept de compétence des familles. Quel bouleversement, quel changement de paradigme.

Je me rappellerai toujours cette rencontre : deux journées de formation. Deux journées à pressentir que, par respect, il n'allait jusqu'au bout de ses idées, à vouloir aller plus loin. Et puis cette terrasse ensoleillée, ces verres partagés face à une merveilleuse fontaine et l'alchimie des neurones qui se fait. Ce moment où l'incertitude devient totale avant d'être féconde, où la confusion engendre la créativité. Prendre le risque, en toute sécurité, de mettre bas les masques, de reconnaître l'inintérêt de vouloir rester muré dans les illusions théoriques, certes confortables mais tellement usantes.

Quel cure de stretching : ne pas savoir, s'engouffrer dans la sérénité de ne pas devoir avoir de solution !!! J'avais l'impression que chacune des idées que nous débattions me rendait légitime une évidence ressentie : « Le roi est nu ».

“Ne plus craindre de redécouvrir à quel point l'humilité est apaisante et stimulante”

Enfin ne plus craindre de redécouvrir à quel point l'humilité est apaisante et stimulante.

Lorsque, bien des années plus tard, j'ai lu son livre « La compétence des familles », j'y ai redécouvert, entre autres, l'essence-même de ce qu'il m'avait partagé : « Ne pas comprendre », « ne pas vouloir prévoir », « faire avec l'incertain, l'imprévu », « ne pas contrôler le changement », « s'intéresser au processus plus qu'au contenu »,...

Si, comme l'affirme Bateson, une information pertinente est celle qui fait que les choses, après, ne peuvent plus apparaître comme avant, alors j'ai compris pleinement ce jour ce qu'était une information pertinente. Car si notre cervelle est constituée d'un réseau de neurones organisés, lors du voyage de retour, j'avais le sentiment que la mienne était une soupe de neurones, un maelström.

Quelle catastrophe cependant les mois qui suivirent ! Mes jambes ne suivaient pas ma tête. J'avais fait le saut ; j'avais confiance dans ce nouvel horizon, mais tous mes outils de navigation me permettaient de voyager sur une terre plate et elle était maintenant ronde. Plus encore, il me brûlait les yeux que mes interventions, mes actions, questions, injonctions, ma méthodologie ... contenaient et révélaient une finalité que je vivais obsolète : prendre en charge. J'ouvrais la bouche en entendant mon embarras, j'agissais en me troublant. Il m'avait été si durablement sécurisant de me fier à ces chers outils d'investigation : anamnèse, génogramme, recherche des tentatives de solutions, représentation des réseaux primaires et secondaires, établissement des sous-systèmes, cartographie des relations, détermination des transactions rigides ou chaotiques, symétriques ou complémentaires... Tout était logique : comprendre, expliquer pour conseiller, prescrire, faire avec, à la place, prendre en charge... !

Elle m'était belle « la compétence des familles ». Une proposition à lâcher prise alors que j'avais appris à contrôler, un appel à inventer alors que j'avais cru indispensable de découvrir, une invitation à la danse alors que je ne savais que marcher. Jamais je ne me suis senti aussi déstabilisé.

Pourtant, bizarrement, j'avais en moi deux intuitions. La première, c'est que ce concept de compétence des familles n'était ni plus juste, ni plus vrai mais uniquement autre. La seconde, que l'essentiel de ce qu'Ausloos proposait comprenait un principe esthétique, éthique, présenté par M. MEAD : « **rechercher la direction et la valeur dans l'acte lui-même, plutôt que dans les buts proposés** ».¹

1. G. BATESON, « *Vers une écologie de l'esprit.* », Seuil, Paris, 1977.

Lorsque j'avais commencé ma formation en approche systémique, une dizaine d'années plutôt, j'avais déjà ressenti une profonde transformation de ma lecture du monde. Là aussi, comme un flash. Oui, le comportement délinquant de ce gosse pouvait être « construit » comme l'adaptation la moins mauvaise possible pour lui, en fonction de son histoire personnelle, de son psyché, de ses ressources, de ses compétences mais aussi du jeu relationnel spécifique dans lequel il était inscrit. Oui, le contexte au sein duquel ces interrelations avaient lieu était lui-même vecteur de « compréhension ». Aider cet ado consistait bien sûr à s'intéresser à lui, à son histoire personnelle, à ses états intrapsychiques, à ses carences psychologiques mais l'approche systémique permettait de compléter, enrichir, nourrir cette approche par une compréhension de la fonction de ses comportements au sein des interrelations et du contexte où celles-ci s'exerçaient.

Je me rappelle qu'après le premier cours suivi avec J. Pluymaekers, j'avais l'impression que la pensée systémique me « désincarcérait ». À la prison d'UNE vérité ontologique centrée sur l'individu, elle étendait le champ de compréhension en replaçant la personne au sein de son champ d'interrelations. Il n'y était question que d'hypothèses, de fonction possible du symptôme, de délimitation choisie du système... Je me rappelle d'entretiens où enfin, j'arrêtais de limiter ma créativité par cette orthodoxie qui consistait, avec la distance thérapeutique qui s'impose, à ne rassembler que des informations sur le patient désigné. Je me permettais d'entendre l'ensemble de ce que les personnes avaient à communiquer. Aucun de leurs dires ne m'apparaissait inintéressant. Plus je flottais, - sans jamais choisir entre l'anodin et le théorico-pertinent -, plus je ratissais large et plus les choses m'apparaissaient complexes et paradoxalement plus claires. Donner du sens à ces jeux relationnels était un acte personnel. La théorie pouvait dessiner des orientations, offrir des éclairages, elle permettait de modéliser un fonctionnement ; elle reconnaissait cependant pleinement à l'intervenant la responsabilité d'inventer une intelligibilité.

Par la suite, Mony ELKAÏM m'avait plus encore ouvert à la contingence et la singularité de toute compréhension du fonctionnement d'un système relationnel. Je ne pouvais créer cette intelligibilité relative qu'à l'intersection de cette(s) personne(s) et moi-même : cette ou ces personnes, la singularité de leur histoire, leurs relations, et moi, ma propre histoire, mon expérience du monde, les limites de mes propres connaissances, mes émotions, ..., et, mon, son et notre implication institutionnelle, ...

Je n'arrivais cependant pas à sortir d'une intellectualisation bien confortable de ces concepts, et encore moins à faire converger approche systémique et compétence des familles. Mon histoire cartésienne d'« observateur et de chercheur des causes des problèmes » me collait aux basques. Armé des outils de la systémique, je restais ébloui par les difficultés et problèmes des familles. Même si je me centrais aussi sur le fonctionnement du système familial, sur la manière dont chacun se po-

sitionnait dans l'interaction, sur les règles implicites de fonctionnement, tout mon questionnement se focalisait sur les difficultés, les problèmes, leur historicité et leurs causes. S'il m'arrivait de questionner les personnes sur leurs réussites, leurs plaisirs, leurs compétences, cela restait, discrètement, pour mieux découvrir les dysfonctionnements. Et c'était bien cette expertise que j'attendais des familles : « dites-moi votre problème, montrez-moi, ici et maintenant, vos dysfonctionnements pour que j'en sois le « décrypteur » pour pouvoir en être thérapeute ».

“Bizarrement la première compétence que nous souhaitions stimuler consistait à demander aux familles de se reconnaître incompetentes”

J'étais à ce moment directeur d'un centre mandaté par le judiciaire pour accompagner des familles stigmatisées pour de graves troubles : maltraitance, inceste, délinquance ou toxicomanie d'un de leur membre, ... Toute l'équipe, nous étions emballés par la perspective de travailler la compétence des familles mais cette position d'expert des « lectures et solutions systémiques » était bien commode, pratique. Elle nous gardait à distance. Elle nous permettait

de construire de merveilleuses hypothèses et de méditer des stratégies complexes dont les impacts étaient parfois surprenants.

C'était pourtant bien là que G. Ausloos questionnait au plus profond notre approche de l'approche systémique. Comment en effet activer des processus fondés sur la compétence alors que, dans notre contexte d'aide (contrainte), il nous apparaissait impensable de faire l'économie de cette étape centrée sur les personnes, leurs problèmes, leurs dysfonctionnements. Pour que nous puissions stimuler les compétences, n'était-il indispensable que les familles se reconnaissent en problème, qu'elles expriment leurs incompetences, carences, négligences, défaut de ..., manques, ... Bizarrement, la première compétence que nous souhaitions stimuler consistait à leur demander de se reconnaître incompetents et de docilement entrer dans un processus où nous allions les rendre compétents. Cela me rappelait furieusement un père qui, donnant une claque à son fils, lui hurlait que l'on ne peut pas taper. Pour reprendre des termes systémiques, si notre programme officiel pouvait être : « ici, on travaille les compétences des familles », les règles implicites du jeu que nous initions étaient d'abord : « Reconnaissez-vous, en premier, incompetents, on cherchera ensuite vos compétences ! ».

Comment les familles pouvaient-elles nous prendre au sérieux ? Le concept de compétence des familles n'était-il qu'une mystification supplémentaire, un beau discours qui occultait plus encore les véritables fondements de nos pratiques ?

De plus, les mutations qui traversaient le travail psycho-médico-social ne faisaient que cristalliser ce sentiment d'être écartelés entre ce possible nouveau programme officiel et les règles implicites d'un jeu qui nous dépassait en nous incluant. Je percevais, comme mes collègues, au travers de notre pratique quotidienne, de tout autres enjeux. Le psycho-médico-social était happé dans la néolibéralisation

des rapports sociaux. D'un psycho-médico-social dont le mythe fondateur m'avait paru être l'émancipation et la solidarité, dont les piliers étaient la demande, la notion d'aide, la proximité, le secret, ..., insidieusement on glissait vers un mythe centré sur la protection-contrôle. Ce néo psycho-médico-social, - au sein duquel nous sommes en plein -, s'articulait autour de piliers profondément différents : le dépistage, le signalement, l'évaluation, l'aide spécialisée « négociée » ou contrainte, le « secret » partagé, ... Ainsi ne s'agissait-il plus de développer prioritairement des actions favorisant du lien social et des demandes d'aide mais de repérer, - en langage politiquement correct -, « les personnes potentiellement en « besoin » d'aide » (« personnes à problèmes » disait-on avant) et par la suite de les aider (malgré elles si nécessaire). Notre travail quotidien se transformait. Nous nous retrouvions de plus en plus face à des personnes qui plutôt que d'être maîtres d'un jeu qu'elles avaient initié par leur demande, se trouvaient dans la position de devoir vouloir de l'aide pour une incompétence qu'un tiers (signaleur auquel s'était allié une autorité administrative ou judiciaire) dénonçait chez elles. Ce processus préalable à notre intervention (dépistage, signalement, évaluation) nous inscrivait bien dans un jeu relationnel dont les règles traduisaient un tout autre jeu que celui basé sur les compétences de tous les acteurs². Primo, comme je viens de le montrer, il s'initiait sur la stigmatisation d'une incompétence (signalement d'un défaut d'autorité, de négligence, de maltraitance, d'abus, ...); secundo, par le fait même que la proposition voire l'injonction d'aide précédait la demande, il déniait à l'individu, plus insidieusement, une compétence fondamentale : celle de demander de l'aide si celui-ci estimait en avoir besoin. Et nous, Zorro des compétences, nous arrivions !!!

« Bonjour, Madame, Monsieur, maintenant que vous avez clairement été identifié comme incompetents pour vos négligences, défaut de ..., maltraitance ou autres....et que pour certains, on vous a reconnu incompetents à un point tel que vous êtes incapables de demander de l'aide et qu'il faut donc qu'on vous impose notre aide, nous allons commencer à travailler vos compétences. Mais dites-nous d'abord : Quel est votre problème ? »

Dans ce contexte, elle était de plus en plus belle la « compétence des familles » : l'affirmation d'un vœu pieux. Ne suffit-il que d'inventer la compétence pour qu'elle existe !!! Comment dans ce contexte développer des interventions qui contiennent ce nouvel impératif esthétique : que le concept de compétence soit inclus dans nos actes plutôt qu'une finalité à poursuivre.

2. Notre pratique quotidienne et des recherches universitaires exemplaires nous permettaient de percevoir que le signalement et la démarche d'évaluation à laquelle il conduit sont en soi vécues, par les familles fragilisées, socialement défavorisées qui constituent la majorité des bénéficiaires de nos services, comme l'amorçage d'un processus qui ne peut aboutir qu'à leur assignation d'une identité de parents inadéquats, d'enfants victimes, d'adolescents à problèmes. Ces personnes ont en effet la pleine conscience et l'intelligence de savoir que, quoi que nous en disions, si l'évaluation porte sur leurs compétences et ressources, elle est d'abord et avant tout la mesure de leurs carences, de leurs défauts, de leurs insuffisances, de leurs manques, ... (Et nous pouvons faire des colloques et des congrès sur la compétence des familles, nous n'arriverons pas à mystifier le sens de cette première démarche).

Il nous fallait aller plus loin, oser accepter pleinement l'invitation que Jacques Pluymaekers, Mony Elkaim et Guy Ausloos nous avaient faite.

Pour l'avoir fait ailleurs³, je ne reprendrai pas ici la manière dont nous avons transformé notre projet d'intervention sous contrainte (Action en milieu ouvert sous mandat judiciaire) pour que se recrée un espace ouvert aux compétences. J'insisterai simplement ici sur les deux glissements qui ont permis l'émergence d'une autre manière de vivre l'intervention. Le premier a consisté à amplifier une des propositions de G.Ausloos ; le second, à transformer notre idée à propos de l'intervention et du changement.

“L'intervenant n'est jamais un observateur neutre et extérieur à la situation qu'il observe”

1. De la compétence des familles à la compétence des systèmes d'intervention

Comme nombre d'auteurs⁴ le relèvent, l'approche systémique a été traversée par un mouvement appelé la « seconde cybernétique » qui a modifié profondément la position de l'intervenant.

Ce mouvement soulignait le fait que l'intervenant n'est jamais un observateur neutre et extérieur de la situation qu'il observe. Lorsque nous rencontrons des personnes, le fonctionnement du système qui se met ipso facto en place n'est jamais un fonctionnement familial mais consiste en un jeu relationnel qui inclut notre présence. Quelle que soit notre volonté, nous devenons dans l'immédiateté de notre rencontre, un participant « actif » à l'interaction.

De ce point de vue, nous n'avons jamais accès au fonctionnement du système familial lui-même et nous n'intervenons jamais qu'au sein du fonctionnement du système d'intervention composé des partenaires familiaux (entre autres) et de nous-mêmes. Le fonctionnement du système au sein duquel nous pouvons avoir un impact est strictement le fonctionnement du système d'intervention.

Quand nous parlons d'une famille rencontrée, notre discours n'est jamais un discours sur la famille mais bien plus notre traduction personnelle (intégrant notre histoire, nos compétences, nos émotions, ...) de la manière dont les membres de cette famille (en fonction de leurs compétences, histoires personnelles et familiales, ressources, ...) ont interagi entre eux et avec nous dans cette situation spécifique d'entretien.

3. G. HARDY et Allii, « *S'il te plaît ne m'aide pas* », Erès, Ramonville Sainte-Agne, 2001.

4. L. SEGAL, P.WATZLAWICK, M.ELKAÏM, J.P. LEMOIGNE, ...

Heinz von Foerster a merveilleusement exprimé la transformation radicale à laquelle conduit ce nouveau positionnement :

« Ce changement épistémologique devient flagrant si l'on se considère d'abord comme un observateur extérieur qui regarde le monde qui va ; puis dans un second temps si l'on se considère comme participant actif dans le drame de l'interaction mutuelle, du jeu de prendre-et-de-donner dans la circularité des relations humaines. Dans le premier cas, grâce à mon indépendance, je peux dire aux autres comment ils doivent penser et agir : « tu feras... », « tu ne feras point... » : c'est l'origine des codes moraux. Dans le deuxième cas, en raison de mon interdépendance, je peux seulement me dire à moi-même comment penser et agir : « je ferai... », « ne ferai pas... » c'est l'origine de l'éthique ».⁵

“Au lieu de dire aux familles comment faire différemment, il faut s'interroger sur comment pouvons-nous faire différemment avec eux ?”

Partant de ce développement, si, comme Guy Ausloos le présente, « *Les familles ont les compétences nécessaires pour effectuer les changements dont elles ont besoin à condition qu'on leur laisse expérimenter leurs auto-solutions et qu'on active le processus qui les y autorise* »⁶, cette proposition devient indissociable d'une seconde : « Les systèmes d'intervention ont les compétences nécessaires pour effectuer les changements dont ils ont besoin à condition qu'on leur laisse expérimenter leurs auto-solutions et qu'on active le processus qui les y autorise ».

Ce premier glissement conduisait à deux conclusions :

- d'une part, plutôt que de penser notre intervention comme centrée sur l'optimisation des compétences des familles, notre réflexion se centrait sur les compétences du système d'intervention. Plutôt que de penser comment les membres de la famille allaient dépasser la difficulté qu'ils rencontraient et y envisager une solution, la question centrale devenait comment, au sein même de notre rencontre, nous allions ensemble expérimenter un jeu relationnel ouvert à l'indétermination, l'incertitude du changement et aux compétences de chacun à s'y expérimenter ;
- d'autre part, pour faire émerger des compétences au sein du système d'intervention, la seule personne que nous pouvions changer, « utiliser », c'était nous-mêmes. Il ne s'agissait plus de dire aux partenaires familiaux comment ils devraient faire différemment mais de s'interroger sur comment, dans ce moment que nous partagions avec eux, nous pouvions faire différemment avec eux pour que s'ouvre pour tous des possibilités de vivre différemment les choses.

5. HEINZ VON FOERSTER, *Ethique et cybernétique de second ordre* in « *Stratégie de la thérapie brève* » sous la direction de P.WATZLAWICK et G. NARDONE, Seuil, Paris, 2000, p. 60 - 76.

6. G. AUSLOOS, « *La compétence des familles* » Eres, Ramonville Sainte-Agne, 1995, p.35.

Nous ne mesurons pas bien la portée de ce petit changement. Pourtant, il changeait tout.

D'une part, - et comme dit plus haut -, il nous a conduit à repenser fondamentalement notre processus d'intervention et à mettre au point une trame d'intervention reconnaissant au départ à chacun ses compétences⁷. D'autre part, au niveau clinique, lorsque nous sommes en intervention, notre question essentielle est de percevoir comment nous utiliser pour expérimenter avec ces personnes, leurs et nos compétences au changement. Avec cette famille qui se débat dans la souffrance, où il reste deux mois à vivre au père, où le gamin présente des troubles graves du comportement et où papa et maman sont dépassés, où l'ado fait des tentatives de suicide, où le bambin présente des fractures suspectes, où la rupture d'anévrisme de maman change profondément les rôles, où la violence conjugale est journalière, ... et où chacun se démène comme il peut, comment, vivre une expérience relationnelle émancipatrice, comment nous utiliser pour qu'émerge, pour tout un chacun (nous compris) le changement ?

Lorsque nous abordons nos interventions en réunion d'équipe, bien plus que de parler de la famille, de comprendre, faire des hypothèses sur leur fonctionnement rigide ou chaotique, etc..., notre intérêt se porte sur la manière dont nous avons pu ou non nous utiliser afin d'expérimenter avec nos partenaires (familles et collègues) une interrelation au sein de laquelle, eux et nous, avons pu conjuguer nos compétences à faire émerger d'autres possibles.

2. Expérimenter le changement

Dans la vision⁸ où nous avons à conseiller à la famille de s'essayer au changement, nous pensions que nos analyses, prescriptions, conseils, ... étaient les vecteurs du changement. Le changement germait de nos entretiens mais s'expérimentait dans un intervalle extérieur et postérieur à notre intervention. Il en était consécutif, résultant. Comme tous les systémiciens, nous étions pourtant accrochés à l'« ici et maintenant ». Nous pensions que la famille rejouait son problème dans l'« ici et maintenant ». Cet « ici et maintenant » nous permettait de comprendre le (dys)fonctionnement, de faire des hypothèses et de bonnes prescriptions pour provoquer le changement.

Dans la vision où nous acceptons la responsabilité d'être ipso facto acteur dans un jeu relationnel, l'« ici et maintenant » prend une autre dimension. Peu importe que s'y rejoue le problème, l'« ici et maintenant » devient, pour celui qui le choisit, le moment et l'espace du changement. Notre objectif, bien plus que de comprendre, faire une hypothèse, ..., de conseiller le changement, de vouloir le faire émerger pour la famille est bien plus, dans le moment de notre interrelation, de l'expérimenter avec la famille au sein du jeu relationnel que nous partageons avec elle.

7. Guy HARDY et All, « *S'il te plaît, ne m'aide pas* » Erès, Ramonville Sainte-Agne, 2001.

8. « *Ière cybernétique* » diront les puristes.

Au terme de ce cheminement, nous ne savons si la compétence des familles est où n'est pas un concept systémique. Comme nous espérons l'avoir montré, notre expérience nous amène cependant à mesurer, à quel point, partir de la proposition de G. Ausloos a transformé profondément notre approche de l'approche systémique et nos pratiques.

À ceux qui s'interrogent comme moi quant à savoir en quoi expérimenter le changement avec une famille peut être facteur de changement pour la famille, je voudrais soumettre une proposition de Margaret Mead.

M. Mead insiste sur le fait que lorsqu'un être humain est dans un contexte d'apprentissage, au moins deux niveaux d'apprentissage se superposent. D'une part, il apprend certaines choses (à tendre un arc, à dépecer une bête, à reconnaître une plante comestible, à identifier une lettre, un mot, à lire une phrase, à comprendre une équation, à se tenir à table, à avoir des raisonnements, ...). D'autre part, plus subtilement, il expérimente une relation d'apprentissage au sein de laquelle, il apprend à apprendre.

M. Mead a appelé l'apprentissage des processus sous-jacents à l'apprentissage : « apprentissage secondaire ».

Nous avons extrapolé au changement. Il ne s'agit pas pour nous de proposer un changement, d'apprendre aux personnes à se comporter docilement différemment mais d'expérimenter une situation au sein de laquelle, nous pouvons, collectivement, expérimenter nos compétences à créer le changement, à faire émerger la compétence de changer de l'expérience de changer. Apprentissage secondaire ?

Quel tourbillon de réapprendre à ne pas savoir de quoi tout de suite, bientôt, prochainement, tout à l'heure, demain, ..., sera fait, mais de retrouver la confiance de l'expérimenter et de l'inventer avec d'autres différemment !!!